

# Thomas MERTON

## à Saint Antonin

*Une petite rue, au bas de la côte de Caussade, porte son nom : Thomas MERTON, et pourtant cet écrivain demeure un inconnu pour les Saint Antoninois !*

*Né à Prades (Pyrénées Orientales) d'un père néo-zélandais (peintre) et d'une mère américaine, Thomas Merton voyagea beaucoup en famille.*

*Son père, amoureux de la lumière du midi de la France, revint dans le Sud Ouest en 1925 accompagné de son fils alors âgé de dix ans.*

*De 1926 à 1928, le jeune Thomas fréquente le lycée INGRES à Montauban regagnant Saint Antonin dès qu'il le pouvait.*

*Thomas MERTON fut un écrivain et un poète reconnu d'une foi intense qui l'amena de protestant à devenir moine puis prêtre.*

*Ces quelques lignes sont des extraits de son récit biographique, qui lui valut sa notoriété : livre édité en France chez Albin Michel sous le titre «La nuit privée d'étoiles».*

En arrivant en France, ma terre natale, en 1925, je revenais aux sources mêmes de la vie intellectuelle et spirituelle, sources si puissamment purifiées par la grâce, que la corruption et la décadence des Français contemporains n'ont pu les polluer...

Je suis heureux d'être né sur votre sol, ô France ; je suis heureux aussi que Dieu m'ait ramené à vous avant qu'il fût trop tard...

Ce jour là, dans l'express qui m'emportait vers le Midi, je découvris la terre de France, à laquelle j'appartiens par ma naissance...

Nous nous enfoncions dans les vieilles provinces du Quercy et du Rouergue ; ou je devais vivre et m'abreuver aux sources mêmes du Moyen-Age.

La nuit tombait quand nous traversâmes Brive-la-Gaillarde ; le paysage était vallonné, boisé et cependant rocheux ; les hauts plateaux dépouillés et sauvages. Les vallées s'enrichissaient de châteaux ; puis nous arrivâmes à Montauban.

Quelle ville morte, silencieuse et obscure, après le train ! Au sortir de la gare, nous nous trouvâmes dans un square poussiéreux, plein d'ombres que trouaient ça et là de faibles lumières. Les sabots d'un

cheval de fiacre martelaient la rue déserte ; nous nous dirigeâmes vers un petit hôtel gris et minable, dont l'unique ampoule électrique éclairait, au rez-de-chaussée, une salle de café aux nombreuses tables de fer ; de vieux calendriers piquetés de taches de mouches et de gros Bottins encombraient le bureau boiteux de l'aigre dame en noir qui surveillait les quatre clients du café. Et chose surprenante, c'était agréable et non triste ; bien que n'ayant jamais rien vu de pareil, je me sentis chez moi. Mon père ouvrit les volets de bois de notre chambre, regarda la paisible nuit sans étoiles et dit : «Sens-tu l'odeur de feu de bois ? C'est l'odeur du Midi».

Nous étions aux confins du Languedoc ; tout était rouge, y compris la ville, construite en briques au-dessus des remous argileux du Tarn ; on se serait cru en Espagne ; mais quelle ville morte !

Pourquoi y avions-nous échoué ? D'abord parce que mon père voulait continuer à peindre le Midi ; que, depuis sa maladie, il ne voulait plus laisser le soin d'élever ses fils à d'autres, et qu'il lui fallait essayer de nous créer un foyer ; que, de plus, il était devenu vaguement conscient de ses obligations religieuses... et des nôtres. Pour la première fois de ma vie, il me dit de prier, de demander à Dieu de l'aider à peindre, de nous trouver un lieu ou vivre.

D'influents amis protestants de mon père lui avaient indiqué, à Montauban, l'institut Jean Calvin, qu'ils disaient excellent. C'était un grand bâtiment blanc et vert, dominant la rivière, aux cloîtres ensoleillés et verdoyants ; Dieu merci, je n'y fus jamais envoyé et je commençai à comprendre obscurément que, malgré le désir de mon père que je fusse élevé religieusement, il n'avait pas grande sympathie pour le protestantisme français. J'appris plus tard qu'il avait été très près, à cette époque, de devenir catholique, et qu'il résista à cause de nous, craignant de faire surgir de telles difficultés avec la famille, qu'il n'aurait pu nous donner aucune éducation religieuse.

Il devint vite évident que Montauban n'était pas l'endroit que nous cherchions. C'était une ville sans intérêt pour un peintre.

Nous vîmes au Syndicat d'initiative, des photos de petites villes de la vallée de l'Aveyron, et le jour même un train vieillot nous conduisit à Saint-Antonin.

Dans cette étonnante vieille ville, avec sa ceinture de collines, ses falaises, ses arbres, tout ramenait mon attention vers l'unique point central : l'église et ce qu'elle contenait ; les rues y aboutissaient toutes,

et le long édifice gris à haute flèche attirait le regard, où qu'on soit. Le paysage était ordonné en vue de l'église, dont la présence lui communiquait une signification spéciale et surnaturelle, comme s'il exprimait que toutes choses créées l'ont été comme moyens de s'élever jusqu'à Dieu et de proclamer Sa gloire. Quelle grâce de vivre dans un endroit tel qu'on est forcé de devenir, en fait, contemplatif ! ou tout le jour les yeux se tournent vers la Maison du Christ !...

— Nous avons loué un appartement aux confins de la ville, place de la Condamine, où se tenait le marché aux bestiaux ; mais mon père, désirant faire construire une maison, acheta un terrain sur le flanc d'une colline. Sur son sommet était une petite chapelle abandonnée, le Calvaire ; le long du chemin rocailleux qui serpentait à travers les vignes, il y avait eu autrefois les quatorze stations du Chemin de la Croix qui tombaient en ruines depuis le XIX<sup>ème</sup> siècle.

— Nous explorâmes la campagne environnante en quête d'idées pour la future maison, et de bons sujets de tableaux.

— En visitant de vieilles églises, je tombais sur les ruines de chapelles et d'anciens monastères ; vers les plaines du Sud, nous vîmes Albi et sa cathédrale rouge gardant le Tarn comme une forteresse, du haut de laquelle on voit toutes les églises fortifiées du Languedoc.

— J'avais commencé à aller à l'école, très intimidé, avec les tout petits, essayant d'apprendre le français comme je pouvais ; mon père fit le tracé des fondations de notre maison qu'un ouvrier commença à creuser. Un sourcier nous indiqua une source, et on forait un puits. Mon père planta deux peupliers, l'un pour moi, l'autre pour Jean-Paul, et dessina un jardin le printemps suivant.

— En été 1926, nous étions installés à Saint-Antonin, bien que la construction de la maison ne fût pas encore commencée. J'avais appris le français, et passais les heures d'hiver à lire l'histoire des autres merveilleuses villes de France dans « Le Pays de France », en trois volumes illustrés, acheté avec l'argent envoyé par mon grand-père pour Noël...

— Cet été là, au grand déplaisir de mon père qui voulait rester à Saint-Antonin pour travailler à la maison et à ses tableaux, mon grand-père de New-York empila une montagne de bagages, secoua ma grand-mère, habilla de neuf mon frère Jean-Paul et armé de passeports et d'une collection de billets de chez Cook, s'embarqua pour l'Europe sur le Léviathan.

Mon grand-père avait l'intention de passer un ou deux mois à Saint-Antonin ; mais il voulait surtout visiter l'Europe...

Pendant ces vacances-là, à onze ans et demi, je tombais amoureux d'une petite fille blonde à l'allure de souris, avec laquelle je dansais ; coquette, elle me permit un jour de la poursuivre autour d'un arbre ; mais toute l'histoire était bien superficielle et mon père m'ayant dit : «Qu'ai-je appris, tu cours après les filles, à ton âge ?» je laissai tomber ces jeux pour m'occuper de choses sérieuses : mon départ pour le lycée.

Lorsque je me trouvais dans la grande cour couverte de gravier, au milieu de tant de petits visages farouches, sombres et moroses, aux yeux brillants et hostiles, je fus incapable de prononcer un seul mot de français ; or, ma stupidité ne fit que les irriter davantage ; ils me donnèrent des coups de pieds, me tirèrent les oreilles, me bousculèrent en me criant des insultes variées qui m'apprirent bien des obscénités et des blasphèmes. Puis ils s'habituaient à mon pâle visage aux yeux bleus et devinrent bienveillants et gentils pour moi. Cependant, la nuit, couché dans le vaste dortoir sombre, lorsque j'écoutais les ronflements des petits animaux qui m'entouraient, le lointain et perçant sifflement d'un train déchirant le silence nocturne, ou la folle sonnerie d'un clairon de la lointaine caserne des Sénégalais, j'éprouvai pour la première fois de ma vie l'angoisse de la solitude et de l'abandon.

Je prenais, le dimanche, le train de 5h30 pour la maison, et je suppliais vainement mon père de me retirer de cette misérable école. Mais enfin, après deux mois, je commençai à m'habituer à l'atmosphère violente et pénible de ce cloître de brique, dans lequel je ne me sentis jamais heureux ou en paix.

A Saint-Antonin, mes camarades étaient loin d'être des anges ; ils étaient cependant simples et polis. Les garçons du lycée ne différaient d'eux que par la fortune ; mais un changement subtil apparaissait dans leur esprit du fait de leur emprisonnement. Individuellement, ils étaient assez paisibles ; réunis, on eut dit qu'un esprit cruel et haineux les unissait tous contre le bien. Etre en contact avec cette meute, c'était rencontrer Satan. Ses membres ne se firent pas faute de me brutaliser sans merci...

Je trouvais cependant quelques camarades gentils et intelligents, ayant un idéal et de l'ambition : avant la fin de ma première année,

nous écrivions tous des romans avec acharnement, et les jours de promenade, mes amis et moi, la casquette en arrière et les mains dans les poches, en intellectuels affranchis que nous étions, discussions nos romans et les critiquions ensemble.

C'est ainsi qu'ayant laissé accepter par le héros d'un grand roman d'aventure que j'écrivais alors, de l'argent prêté par l'héroïne, ce fut un concert de protestations : « Allons donc, mon vieux, c'est impossible ça ! C'est tout à fait inouï ! ». Et je dus modifier mon histoire.

J'écrivis trois romans en français, tous abondamment illustrés. L'action de l'un d'eux se passait en Devonshire, au XVI<sup>ème</sup> siècle ; les bandits étaient tous des catholiques espions de l'Espagne, et le livre se terminait par une terrible bataille navale le long des côtes galloises, avec de belles images. Je n'avouai pas à mes amis que le prêtre, un scélérat, devait mettre le feu à la maison de l'héroïne, car ils étaient tous catholiques de nom, et allaient à la messe le dimanche ; ils ne devaient cependant pas être spécialement bien informés de leur religion, car ils confondaient les jésuites (qu'ils semblaient redouter, pour une raison inconnue de moi) avec les missionnaires de la Passion.

Le dimanche, je restais avec ceux qui n'assistaient pas à la messe à la cathédrale, à lire des romans de Jules Verne ou de Rudyard Kipling, jusqu'au jour où mon père me fit suivre les cours donnés par un gros petit pasteur protestant au lycée même. Nous nous réunissions autour d'un poêle dans l'édifice glacial, érigé dans l'une des cours, pour servir de « temple » protestant. Le pasteur nous expliquait les paraboles du Bon Samaritain, du Pharisien et du Publicain que j'écoutais sans trop d'intérêt. Mais je n'oublierai jamais une remarque fortuite de mon père, au sujet de la trahison de Saint Pierre, qui, entendant le coq chanter, sortit et pleura amèrement. Je vis si clairement Saint Pierre sortir, les joues inondées de larmes, je compris tellement bien ce qu'il avait du sentir, et ses remords brûlants, que je me demande comment j'ai pu l'oublier pendant tant d'années...

Mon père partit pour Paris afin d'être témoin au mariage d'un de ses amis de Nouvelle-Zélande, le capitaine de hussards John Chrystal, dont la belle-mère, Mrs Stratton, revint avec lui à Saint-Antonin.

Mrs Stratton, chanteuse qui faisait encore un certain effet, était une personne imposante. Pleine de vie, d'une grande force de caractère, intelligente et douée, elle avait des idées très arrêtées ; ses convictions et son talent engendraient le respect : elle aurait dû naître noble.

Je fus d'abord secrètement mécontent de l'influence prépondérante qu'elle exerça sur nos vies, trouvant qu'elle se mêlait trop de nos affaires ; puis je compris que ses conseils nous étaient précieux. Je crois que c'est elle, tant son pouvoir était grand, qui nous fit renoncer à l'idée de nous fixer définitivement à Saint-Antonin.

La maison était presque terminée : C'était une belle petite maison, simple et solide. La vie aurait été douce dans son unique grande pièce à fenêtre et à cheminée médiévales, d'où s'enroulait un escalier de pierre conduisant à la chambre à coucher. Autour de la maison s'étendait un beau jardin...

En 1928, au retour de son voyage à Londres, par un beau matin ensoleillé de mai, mon père arriva au lycée, et me dit de préparer mes bagages, car nous allions quitter la France pour aller vivre en Angleterre.

J'eus l'impression que des chaînes me tombaient des mains ! Le soleil jouait sur les murs de briques de la prison dont les portes s'ouvraient devant moi, grâce à une puissance invisible et bienfaisante : la Providence.